

éd° Vrin
coll. Textes clés du nominalisme
textes réunis et présentés par Claude PANACCIO

Introduction générale

Claude PANACCIO

10-11 NOMS VS RÉALITÉ

nous sommes en contact par la perception sensible avec des choses singulières spatiotemporellement situées, que nous regroupons sous des représentations générales, linguistiques ou mentales. C'est à cela que tient en dernière analyse l'opposition des nominalistes et des réalistes : les premiers n'acceptent dans le monde extérieur que des entités singulières, – cet homme, ce cheval, cette plage de rouge – et veulent expliquer par le fonctionnement du langage ou celui de l'esprit les phénomènes de catégorisations, d'abstraction ou de conceptualisation générale ; les seconds, au contraire, pensent qu'il y a dans la réalité, indépendamment de nous, des unités autres qu'individuelles, des genres et des espèces par exemple, des propriétés générales ou des entités abstraites comme des nombres, des ensembles, des natures communes ou des valeurs^[...]. [Le désaccord à la base concerne l'ontologie](#) – quelle sorte de *choses* y a-t-il dans le monde ? – et s'étend à partir de là à presque tous les secteurs de la philosophie de l'esprit, des sciences et du langage.

30-31 LEAST ONTOLOGY

Un programme nominaliste complet[...] comporte en principe quatre volets qui se complètent les uns les autres :
– la critique des formes de réalisme auxquelles il s'oppose ;
– la construction d'une ontologie positive à base d'entités singulières ;
– l'analyse sémantique des catégories de termes dont il veut réduire la portée ontologique ;
– une théorie de la connaissance humaine qui soit compatible avec sa métaphysique et sa philosophie du langage.

[...] le bon vieux principe de parcimonie que l'on a appelé le « rasoir d'Ockham »¹ : il ne faut pas multiplier sans nécessité les entités – ou plutôt les *sortes* d'entités – dans notre représentation du monde. Il s'agit de [se donner l'ontologie la plus simple possible, quitte à complexifier pour cela la théorie du langage et de la connaissance. Mais par-delà ce souci d'économie, il y a principalement, à la source du nominalisme, une requête d'intelligibilité](#). Le réalisme des universaux et des entités abstraites lui apparaît le plus souvent non seulement comme une complication inutile, mais bien davantage comme une explication de l'obscur par le plus obscur. C'est pourquoi la critique du réalisme, on le verra dans les textes qui suivent, occupe tant de place dans la littérature nominaliste : l'intuition de base ici est que [le rapport que suppose le réalisme entre les choses concrètes observables et ces autres entités qu'il postule est littéralement inintelligible et conduit à des extravagances théoriques, et même à des incohérences](#).

footnote 1 : l'expression « Ockham's Razor » a été introduite par le philosophe britannique William Hamilton vers 1836. Condillac déjà avait évoqué ce qu'il appelait le « rasoir des nominaux » dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* en 1746.

Universaux et ressemblances

H. H. PRICE 1969

trad. Anne-Marie BOISVERT et Claude PANACCIO

88-89/96 RÉPÉTITIONS NÉCESSAIRES POUR PENSER

Ces récurrences ou ces répétitions constantes, qu'elles soient distinctes ou conjointes, sont ce qui fait du monde un lieu terne, ennuyeux et sans surprise. Les mêmes traits familiers, encore et encore, persistent à réparaître. [...]

Pourtant cette répétition perpétuelle, cette absence d'originalité et de fraîcheur, est aussi immensément importante, parce que c'est elle qui rend possible la connaissance conceptuelle. Dans un monde de nouveautés incessantes, où il ne se produirait ni récurrence ni répétitions fastidieuses, aucun concept ne pourrait jamais être acquis ; et la pensée, même

de la sorte la plus rudimentaire et la plus primitive, ne pourrait jamais commencer. Par exemple, rien ne serait jamais reconnaissable dans un tel monde. Autrement dit, *dans la mesure où* il y a dans le monde nouveauté, non-récurrence, absence de répétition, le monde ne peut être pensé, il peut seulement être expérimenté.

[...]

[...] Nous ne pouvons contester les faits, ni leur importance fondamentale. Nous ne pouvons nier que quelque chose qui peut être appelé « la récurrence des caractères » existe réellement. Nous devons également admettre que si cette récurrence n'avait pas lieu, la connaissance conceptuelle ne pourrait pas exister. Si le monde n'était pas ainsi, si aucune récurrence n'y produisait, on ne pourrait ni y penser ni en parler. Nous n'aurions jamais pu acquérir aucun concept ; et même si nous les possédions de manière innée (sans avoir besoin de les acquérir), ils n'auraient jamais pu être appliqués à quoi que ce soit.

Mais bien que nous ne puissions pas contester les faits, ni leur importance, nous pouvons néanmoins avoir des doutes au sujet de l'analyse qu'en propose la philosophie des universaux.

90 PRIMORDIALITÉ DU SENSIBLE

Il a été souvent affirmé que les qualités sensibles sont « subjectives ». Mais subjectives ou non, elles remplissent une fonction de la plus haute importance. Elles nous fournissent un indice sur la nature de la structure à petite échelle des objets et des événements.

95/112 CARACTÈRES > UNIVERSAUX ?

Il pourrait [...] être soutenu que la terminologie des « caractères », qui était courante à l'époque précédente en philosophie, il y a quelque vingt ans, est meilleure que la terminologie plus anciennes des « universaux ». [...] La terminologie des caractères est un équivalent approximatif, en mots, du symbolisme non-verbal des fonctions propositionnelles, avec en gros les mêmes avantages ; tandis que *si nous utilisons la terminologie plus traditionnelle des universaux, il y a un certain danger* (quoiqu'à mon avis, pas inévitable) *que nous soyons amenés à parler d'eux comme s'ils étaient en eux-mêmes des entités complètes et indépendantes.*

[...]

[...] S'ensuit-il que parce que nous devons utiliser des termes généraux, il y ait par conséquent quelque chose de général *in rerum natura* que ces termes représentent ? C'est précisément le point en question.

97/99/100/1 RESSEMBLANCES DÉCOULERAIENT D'UN UNIVERSEL

Quand nous disons qu'un caractère, par exemple la blancheur, *réapparaît*, qu'il se présente encore et encore, qu'il caractérise tant et tant d'objets numériquement différentes, ce que nous disons, il faut en convenir, est vrai en un sens. Mais ne serait-il pas plus clair, et plus proche des faits, de dire que tous ces objets se ressemblent entre eux d'une certaine manière ? N'est-ce pas là le fait fondamental sur lequel la philosophie des universaux attire notre attention, quand elle use de ce langage quelque peu emphatique des « caractères récurrents » ? La philosophie des universaux est bien sûr d'accord pour convenir que tous les objets caractérisés par la blancheur se ressemblent entre eux. Mais selon elle, la ressemblance est toujours dérivée, et constitue seulement une *conséquence* du fait qu'exactement le même caractère – la blancheur, dans le cas qui nous occupe – caractérise tous ces objets. Pour utiliser un langage plus traditionnel, *la philosophie des universaux affirme que quand A ressemble à B, c'est parce qu'ils sont tous les deux des instances du même universel.*

Or tout ceci est très bien lorsque la ressemblance est exacte, mais que sommes-nous censés dire quand elle ne l'est pas ? [...]

[...]

Ce qui est pertinent pour nous est l'intensité de la ressemblance. [...]

[...]

[...] On soutient que si la philosophie des universaux était correcte, la ressemblance exacte sous un ou plusieurs rapports (ressemblance d'intensité maximale) devrait être bien plus commune qu'elle ne l'est ; en fait, que la ressemblance *inexacte* sous un rapport donné, disons la couleur ou la forme, ne devrait tout simplement pas exister. [...] *La philosophie des universaux nous dit que la ressemblance est dérivée, et non pas ultime* ; que lorsque deux objets se ressemblent sous un rapport donné, c'est parce qu'exactement le même universel est présent dans chacun d'eux. Ceci ne semble laisser aucune place pour la ressemblance inexacte.

102-3 RESSEMBLANCES CRÉENT LE CARACTÈRE

la philosophie des universaux, quand elle fait de toute ressemblance une ressemblance dérivée, paraît oublier que les ressemblances possèdent des degrés d'intensité. [...] Mais n'est-ce pas un fait d'une évidence aveuglante que les ressemblances diffèrent exactement en degré ou en intensité ?

[...] Sûrement, nous serons enclins à dire que *c'est la ressemblance qui est plus fondamentale que la caractérisation*, plutôt que l'inverse. Nous serons, bien entendu, disposés à continuer à utiliser *des termes comme « caractères » et « caractérisé par »* ; ils font partie du langage ordinaire, et tout le monde en a une compréhension

suffisante. Mais nous définirons « caractère » en termes de ressemblance, et non inversement. [...] Le degré de ressemblance dans un ensemble donné d'objets est ce qu'il est. Contentons-nous d'accepter les faits comme nous les trouvons.

[...] Quel est le degré de similitude suffisant, et où se situe la frontière entre quelque chose qui tombe de justesse à l'extérieur de celle-ci, sont des questions souvent difficilement décidables. Par exemple, on peut se demander si le nœud papillon *très* souillé est même blanc. Il est en effet difficile de voir comme une telle question peut recevoir une réponse définitive, du moins dans le cas de la blancheur et de plusieurs autres concepts familiers. La bonne manière de s'y attaquer est peut-être de refuser d'y répondre tant qu'elle se présente de cette façon. **Peut-être devrions-nous plutôt dire qu'un concept peut être « satisfait » à bien des degrés divers ; ou, dans un langage plus proche du sens commun, qu'il y a de bonnes instances et de mauvaises instances, de meilleurs et de pires, et certaines si mauvaises que la décision de les compter ou non au nombre des instances est arbitraire.**

115 PRIMITIVITÉ DE LA RESSEMBLANCE

C'est assez pour ce qui regarde la réponse que la philosophie des ressemblances peut faire à l'argument célèbre selon lequel « la ressemblance est elle-même un universel ». Premièrement, il peut être objecté que l'argument est circulaire, en présupposant simplement (ce qu'il lui faudrait prouver) que parce que « ressemblance » est effectivement un terme général, celui-ci doit représenter un universel. Deuxièmement, l'argument néglige le fait qu'il y a des ressemblances de différents ordres. Troisièmement, il traite la ressemblance comme une relation parmi d'autres, en principe analogue à « côté à côté avec » ou « au-dessus de », alors que la philosophie des ressemblances soutient qu'elle est trop fondamentale pour même être appelée une relation, au sens ordinaire du mot « relation ».

118 CARACTÈRE DÉTERMINÉ VS DÉTERMINABLE

La ressemblance inexacte [...] dépend ou est dérivée de la présence du même caractère *déterminable* dans un certain nombre d'objets ; la ressemblance exacte (la ressemblance d'intensité maximale) dépend du fait qu'ils soient ou non caractérisés par le même caractère *déterminé*.

119-20 UNIVERSAUX MAL COMPRIS

C'est par exemple un fait important concernant le langage que la plupart de nos termes généraux s'appliquent à des ensembles d'objets qui se ressemblent entre eux inexactement ; et c'est un fait important concernant la pensée que les divers objets qui « satisfont » un concept donné, par exemple le concept de CORBEAU, n'ont pas besoin d'être exactement semblables. Néanmoins, cet argument ne réfute absolument pas la philosophie des universaux, comme il est souvent supposé le faire. Tout ce qu'il fait est d'indiquer ce qui manquait dans notre première formulation, assez rudimentaire, de cette philosophie. **La philosophie des universaux serait certainement tout à fait inutilisable sans la distinction entre déterminables et déterminés.** La doctrine selon laquelle les universaux ou les caractères ont différents degrés de détermination est une partie indispensable de cette philosophie. Mais la distinction entre déterminables et déterminés est parfaitement consistante avec l'affirmation qu'il y a des caractères récurrents dans le monde, et avec la doctrine associée selon laquelle les ressemblances sont dérivées plutôt qu'ultimes. Il pourrait être en effet soutenu que le fait que les caractères récurrents diffèrent dans leur degré de détermination est aussi évident que le fait de la récurrence elle-même.

[...] Ce serait une étrange mécompréhension de la philosophie des universaux de supposer que, dans cette philosophie, chaque particulier est censé être une instance de seulement *un* universel. Quand nous disons que quelque chose est un chat, nous disons que c'est une instances de plusieurs universaux conjointement, et pas uniquement d'un seul.

122-3 DANGER DES UNIVERSAUX

Le danger de la terminologie des universaux a déjà été exposé. **Si nous ne sommes capables de philosopher qu'en employant cette terminologie, nous pouvons être amenés à considérer les universaux comme des choses ou des entités.** [...]

Nous pouvons éviter ces dangers en adoptant la terminologie des ressemblances, et en nous souvenant que tout ce qui peut être dit dans le langage des universaux ou des caractères peut aussi être dit (bien que de manière habituellement moins élégante) dans le langage des ressemblances.

Peut-être y a-t-il encore un autre danger. La philosophie des universaux peut tendre à nous faire penser que le monde est un endroit plus net et plus ordonné qu'il ne l'est. Est-il permis de le dire, il y a parfois chez ses adeptes un certain air d'infaillibilité ou d'omnicompétence, comme si la structure de base de l'univers était pour eux parfaitement claire, et que seuls quelques détails sans grande importance restaient à régler. La philosophie des ressemblances nous délivre de ce danger, en nous rappelant que la plupart des ressemblances auxquelles nous pensons et dont nous parlons ne sont absolument pas des ressemblances exactes. Ceci redonne à la pensée et au langage humain ce flou ou cette imprécision, cette absence de frontières rigides et fermes, qui leur sont propres, et qui sont même d'une certaine manière propres au monde lui-même.

D'un autre côté, la terminologie des ressemblances a aussi ses défauts. Elle est lourde, compliquée et difficile à manier. Qui plus est, elle a tendance à nous rendre trop préoccupés de l'inexactitude des ressemblances ; et nous pouvons par conséquent en venir à oublier le fait extrêmement important qu'après tout elles *sont* des ressemblances, et que quelques unes d'entre elles sont même fort étroites. **Il y a une chose telle qu'accorder trop d'attention aux « cas marginaux ».** Leur prêter attention est une vertu philosophique, mais s'en préoccuper exclusivement est un vice philosophique. Si tel est notre penchant, nous pouvons y échapper en adoptant la terminologie des universaux. Dans cette terminologie, souvenons-nous, il y a des caractères déterminables et pas seulement des caractères déterminés, de telle sorte que, même là où les objets se ressemblent entre eux inexactement, il y a toujours *réurrence*.

Le problème des universaux

Keith CAMPBELL 1990

trad. Anne-Marie BOISVERT et Claude PANACCIO

126 UNIVERSAUX : POUR SORTIR DU CHAOS DU MONDE

Les universaux sont introduits dans les analyses ontologiques comme la seule manière, ou du moins la meilleure, de résoudre un problème manifeste : celui d'expliquer la ressemblance entre les choses dans le monde, d'expliquer la récurrence de caractères répétés.

Le monde n'est pas un chaos, où chaque aspect, à chaque minute serait doté d'un caractère unique. Il n'est pas non plus un magma indifférencié. Le monde est un cosmos diversifié et ordonné présentant des motifs récurrents.

Aucune ontologie sérieuse ne peut éluder ce fait très général ; et aucune ontologie sérieuse ne peut éviter d'en proposer une analyse de son cru.

131-2 PRIMITIVITÉ DE LA RESSEMBLANCE (TYPES DE GONSETH ?)

Les théories de la ressemblance doivent prendre garde aux questions auxquelles elles acceptent de répondre. À la question : quelle est la *nature commune* dans deux choses ressemblantes ? elles sont tenues de répliquer : elles n'ont aucune nature commune, seulement des natures ressemblantes. À la question : qu'est-ce que partager une propriété commune signifie pour les deux objets ? la réponse doit être : il n'y a pas de tel partage, excepté sous la forme d'une appartenance commune à une espèce naturelle, et celle-ci n'est pas un universel mais une collection de tropes. **À la question pressante : mais vous devez admettre qu'il y a quelque chose d'identique dans ces deux objets ? la réponse doit être : non, il n'y a aucun élément numériquement identique présent dans les deux objets. Ce sont les similarités entre les objets qui créent cette illusion d'une caractéristique authentiquement commune.**

133 PB DES CLASSES DE RESSEMBLANCE SINGLETONS

La première objection, et la plus simple, aux théories de la ressemblance est traditionnellement la suivante : il aurait pu y avoir un monde avec un seul et unique cas de rougeur. Ce dernier aurait constitué un cas *sui generis*. Il n'aurait ressemblé à rien d'autre[...]. Pourtant il aurait quand même été rouge[...]

[...] La théorie de la ressemblance ne peut fournir une réponse correcte qui permette d'expliquer en vertu de quoi *une* chose est rouge.

134 NON-TRANSITIVITÉ DE LA RESSEMBLANCE

Le problème de la communauté imparfaite se pose de la manière suivante : les objets peuvent se ressembler les uns les autres à différents égards. Nous pouvons donc nous mettre à construire un cercle de similitude, en commençant par un carré en bois rouge, pour passer suite à un cercle en bois bleu, puis à un carré en métal bleu. Chacun de ces objets ressemble aux deux autres, et nous pouvons supposer qu'il sont également semblables les uns aux autres là où leurs propriétés concordent. Cela choque pourtant l'intuition d'en conclure qu'une propriété déterminée correspond à ce cercle de similitude. Comme nous serions portés à le dire spontanément : mais ces trois-là n'ont rien en commun.

135-8 ITERATION ABSTRACTIVE

Supposons que nous soyons en présence de trois éléments semblables, *a*, *b* et *c*, rouges tous les trois. Chacun d'entre eux ressemble donc aux deux autres. [...]

[...] Si les cas de rouge sont des tropes, alors les cas de ressemblance en sont également. Ils entrent dès lors en relation les uns avec les autres. En particulier, les relations de ressemblance entre *a*, *b* et *c* sont elles-mêmes fort semblables ; chacun est une ressemblance-de-couleur : plus que cela, chacune est une ressemblance-de-couleur-en-vertu-du-rouge-dans-les-termes.

Appelons ces cas de ressemblance *d*, *e* et *f*.

Mais pourquoi s'arrêter avec *d*, *e* et *f*? Les cas de ressemblance entre *eux* se ressembleront également les uns les autres, et ainsi de suite, *ad infinitum*. [...]

[...]

[...] si c'est un problème, c'en est un auquel le partisan du réalisme des universaux n'échappe pas. Ce dernier encourt le même blâme. [...]

[...]

[...] si la régression constitue un problème sérieux pour la théorie de la ressemblance, la régression parallèle des universaux instanciés constitue un problème tout aussi sérieux pour le réalisme.

Vers une théorie nominaliste de la proposition

Paul GOCHET 1972

218 CONNAÎTRE (UN FAIT) VS CROIRE (QUE...)

Si dans le cas de la connaissance on peut assigner aux faits le rôle d'**objet**, dans le cas de la croyance, qui peut être fautive, cette solution est exclue et l'on demandera aux **propositions** de les remplacer dans cet office.

224/27 NOMINALISME MÉTHODIQUE

Nous adhérons[...] au principe fondamental du « nominalisme méthodique » de Russell, c'est-à-dire à la loi de parcimonie que M. Vuillemin caractérise en ces termes dans *Leçons sur la première philosophie de Russell* (1968) :

Tout ce qui peut être construit logiquement – à partir des notions logiques primitives – n'est pas réel. Si, dans un système d'entités tenues pour primitives, l'analyse montre qu'on peut construire logiquement certaines de ces entités à partir d'autres, elles doivent être éliminées de l'inventaire de la réalité. Le réel, c'est donc ce qui résiste à l'analyse logique conduite conformément au principe de parcimonie. Tel est le rôle objectif de la loi. Elle est la mesure inversement proportionnelle de la réalité.

[...]

[...] l'argument de Wittgenstein, argument que M. Vuillemin a opportunément rapproché de la loi de parcimonie :

Le rasoir d'Ockham n'est naturellement pas une règle arbitraire, ou une règle justifiée par son succès pratique : elle dit que des unités de signes *non nécessaires* ne signifient rien. Des signes qui remplissent *une seule* fin sont logiquement équivalents ; ceux qui n'en remplissent *aucune*, sont logiquement sans signification (5.47321)

Le nominalisme et le quantificateur substitutionnel

Ruth C. BARCAN MARCUS 1993

trad. Anne-Marie BOISVERT et Claude PANACCIO

242 RÉSUMÉ DU NOMINALISME

En résumé, le nominalisme s'est traditionnellement développé selon deux axes. Premièrement, il n'y a pas deux sortes de choses, les universaux et les particuliers, qui entretiennent une relation irréductible les uns avec les autres. Deuxièmement, la pression empirique : les individus sont tenus d'une manière ou d'une autre pour des objets. Un philosophe qui se meut dans l'une ou l'autre de ces voies se désigne lui-même comme enclin au nominalisme.

Les termes généraux

John LOCKE 1690

trad. J.-M. VIENNE

279-81/87 GENÈSE DES TERMES GÉNÉRAUX (FROM THE CONCRETE)

Les noms deviennent généraux en devenant signes d'idées générales ; et les idées deviennent générales quand on

les sépare des circonstances de temps, de lieu et de toute autre idée qui peut les déterminer à telle ou telle existence singulière. Par cette forme d'abstraction, elles sont rendues capables de représenter plus d'un individu ; chacun des individus étant conforme à cette idée abstraite, est (comme on le dit) de cette classe.

7. Mais pour présenter cela de façon un peu plus distincte, il ne sera sans doute pas inutile de remonter jusqu'à nos premières notions et nos premiers noms et d'observer par quels stades nous passons et selon quelles étapes depuis la première enfance nous élargissons nos idées.

Les idées de personnes avec qui parlent les enfants (pour ne prendre que cet exemple) sont, comme les personnes mêmes, singulières seulement, rien n'est plus évident : les idées de la nourrice et de la mère sont bien formées dans leur esprit ; comme leurs images, elles y représentent seulement ces individus ; le nom qu'ils leur donnent initialement est limité à ces individus et les noms de *Nourrice* et de *Maman* qu'utilise l'enfant se rapportent à ces personnes. Par la suite, quand le temps et une plus grande familiarité leur ont permis d'observer qu'il y a bien d'autres choses dans le monde qui ont une parenté de forme et d'autres qualités qui les font ressembler à leur père, à leur mère et aux personnes auxquelles ils sont habitués, ils forment un idée qu'ils trouvent partagée par tous ces êtres singuliers ; et à cette idée ils donnent comme d'autres le nom d'*homme* par exemple. Et ainsi en viennent-ils à posséder un nom général et une idée générale. En cela, ils ne construisent rien de neuf, il ôtent simplement de l'idée complexe qu'ils ont de *Pierre*, de *Jacques*, de *Marie*, de *Jeanne*, ce qui est spécifique à chacune et ne retiennent que ce qui est commun à toutes.

8. Comme ils sont acquis le nom général et l'idée générale d'*homme*, de la même manière ils progressent aisément vers des noms et des notions plus généraux. Car, observant que diverses choses qui diffèrent de leur idée d'*homme* et qui ne peuvent donc pas être comprises sous ce nom, ont pourtant certaines qualités qui les font concorder avec *homme*, ils retiennent seulement ces qualités, ils les unissent en une idée et obtiennent ainsi une autre idée, plus générale ; ils lui donnent un nom et en font un terme d'une extension plus englobante. Cette nouvelle idée est produite, non par une nouvelle addition, mais seulement comme auparavant par abandon de la forme extérieure et de quelques unes des autres propriétés signifiées par le nom *homme* : ils conservent seulement un corps, doté de vie, de sensibilité et de mouvement spontané, et le comprennent sous le nom d'*être animé*.

9. Les natures générales ne sont rien d'autre que des idées abstraites.

Que telle soit la façon dont les hommes ont initialement formé des idées générales et des noms généraux pour elles est si évident, je pense, qu'il n'est pas nécessaire d'en donner d'autre preuve que de se considérer soi-même ou de considérer les autres et la façon habituelle dont leur esprit procède dans la connaissance. Et celui qui pense que les natures générales ou les notions générales sont autre chose que des idées abstraites et partielles d'idées plus complexes initialement tirées d'existences singulières, aura du mal je le crains à savoir où en trouver.

[...]

[...] quelles sont les transformations que l'on peut ou que l'on ne peut pas faire subir à un *cheval* ou à du *plomb* sans changer chacun d'espèce ? En déterminant les espèces des choses à partir de nos idées abstraites, la question est facile à résoudre ; mais si l'on cherche ici à se décider d'après les prétendues essences réelles, on sera vite perdu, je crois, et on ne sera jamais capable de connaître précisément quand une chose cesse d'être de l'espèce *cheval* ou *plomb*.

285 ESSENCE = IDÉE = CONFORMITÉ (TYPES DE GONSETH ?)

[chaque mot signifie] en étant le signe d'une idée abstraite dans l'esprit ; et les choses dont on constate la concordance à cette idée sont classées sous ce nom ou, ce qui revient au même, sont de cette classes.

D'où il est évident que les *essences des classes* ou (si l'on préfère le mot latin) *des espèces* de choses, ne sont rien d'autre que ces idées abstraites. Car, avoir l'essence d'une espèce, c'est ce qui rend la chose membre de cette espèce ; et la conformité à l'idée auquel le nom est annexé est ce qui donne le droit à ce nom ; donc « avoir cette essence » et « avoir cette conformité » sont nécessairement la même chose, puisque « être d'une espèce » et « avoir droit au nom de cette espèce » sont tout un.

284-7 ENTENDEMENT CRÉE IDÉE GÉNÉRALE AVEC INTENTION

Pour en revenir aux mots généraux, il est évident par ce qu'on a dit que *le général et l'universel* n'appartiennent pas à l'existence réelle des choses, mais sont *les intentions et les créations de l'entendement*, élaborées par lui pour son propre usage *et qui portent uniquement sur les signes*, que ce soient les mots ou les idées.

[...]

[...] l'essence des classes de choses, et en conséquence le classement des choses, sont œuvre de l'entendement, puisque c'est l'entendement qui abstrait et fabrique ces idées générales.

[...]

Je ne voudrais pas qu'on pense que j'oublie, et moi encore que je nie, qu'en produisant les choses la Nature en fait plusieurs semblables ; rien n'est plus évident, particulièrement pour les races d'être animés et toutes les choses perpétuées par semence. Pourtant on peut dire, je pense, que *le fait de les classer sous des noms est l'œuvre de l'entendement qu'il prend occasion de la similitude* qu'il y observe pour fabriquer des idées générales et pour les fixer dans l'esprit avec des noms qui leur sont attachés, comme des modèles ou des formes (en ce sens, le mot *forme* est en

effet pris exactement au sens propre), et quand on constate que des choses singulières existantes s'accordent à cette forme, elles deviennent membres de cette espèce, reçoivent ce nom ou sont rangées dans cette *classe*^[...].

292 IDÉES SANS RÉFÉRENTS

Il n'y a certes jamais, et il n'y a jamais eu dans la nature, une bête comme *l'unicorne*, ni un poisson tel que la *sirène*, et pourtant, en présupposant que ces noms tiennent lieu d'idées complexes abstraites qui n'incluent aucune incohérence, l'*essence* de *sirène* est aussi intelligible que celle d'*homme*, et l'idée d'*unicorne* est aussi certaine, fixe et permanent que celle de *cheval*.

292-3 RÉCAPITULATION

Pour conclure, voici en bref ce que je dirais ; toute cette grande affaire de *genre*, d'*espèces* et de leur *essence* se réduit à rien de plus que ceci : **les gens fabriquent des idées abstraites et les fixent en leur esprit avec le nom qui leur est attaché ; ils se rendent ainsi capables de considérer les choses et d'en traiter comme s'il s'agissait de lots, afin de rendre plus facile et plus rapide la communication de leur connaissance**, qui ne progresserait que lentement si les mots et les pensées se limitaient aux choses singulières.

Comment la nature nous fait observer les objets sensibles pour nous donner des idées de différentes espèces

Étienne BONNOT DE CONDILLAC 1792

296-7 PÉDAGOGIE : ALLER CHERCHER L'AUTRE SUR SON TERRAIN

si vous voulez me faire concevoir des idées que je n'ai pas, il faut me prendre aux idées que j'ai. C'est à ce que je sais que commence tout ce que j'ignore, tout ce qu'il est possible d'apprendre [...]

[...] ceux qui sont plus savants que moi ont été aussi ignorants que je le suis aujourd'hui. [...]

Sans doute ils me feraient facilement découvrir tout ce qu'ils ont découvert, s'ils savaient toujours eux-mêmes comment ils se sont instruits. Mais ils l'ignorent, parce que c'est une chose qu'ils ont mal observée, ou à laquelle la plupart n'ont pas même pensé. Certainement ils ne se sont instruits qu'autant qu'ils ont fait des analyses, et qu'ils les ont bien faites. Mais ils ne le remarquaient pas : la nature les faisait en quelque sorte en eux sans eux ; et ils aimaient à croire que l'avantage d'acquérir des connaissances est un don, un talent qui ne se communique pas facilement. Il ne faut donc pas d'étonner si nous avons de la peine à les entendre : **dès qu'on se pique de talents privilégiés, on n'est pas fait pour se mettre à la portée des autres.**

[...]

[...] il n'y a personne qui n'ait quelque système d'idées exactes bien ordonnées ; si ce n'est pas sur des matières de spéculation, ce sera du moins sur des choses d'usage, relatives à nos besoins. Il n'en faut pas davantage. C'est à ces idées qu'il faut prendre ceux qu'on veut instruire ; et il est évident qu'il faut leur en faire remarquer l'origine et la génération, si de ces idées on veut les conduire à d'autres

296-7 TOUT SAVOIR S'ANCRE DANS LES SENS

toutes nos connaissances viennent des sens, celles que je n'ai pas comme celles que j'ai [...]

[...]

[...] les idées des objets sensibles ne sont, dans leur origine, que les sensations qui représentent ces objets.

298-9 FROM 1 INDIVIDU À UNE IDÉE GÉNÉRALE (RUSSELL ?)

Un enfant nommera *arbre*, d'après nous, le premier arbre que nous lui montrerons, et ce nom sera pour lui le nom d'un individu. Cependant, si on lui montre un autre arbre, il n'imaginera pas d'en demander le nom : il le nommera *arbre*, et il rendra ce nom commun à deux individus. Il le rendra de même commun à trois, à quatre, et enfin à toutes les plantes qui lui paraîtront avoir quelque ressemblance avec les premiers arbres qu'il a vus. Ce nom deviendra même si général, qu'il nommera *arbre* tout ce que nous nommons *plante*. Il est naturellement porté à généraliser, parce qu'il lui est plus commode de se servir d'un nom qu'il sait, que d'en apprendre un nouveau. Il généralise donc sans avoir formé le dessein de généraliser, et sans même remarquer qu'il généralise. C'est ainsi qu'une idée individuelle devient tout-à-coup générale : souvent même elle le devient trop ; et cela arrive toutes les fois que nous confondons des choses qu'il eût été utile de distinguer.

[...]

Nos idées commencent donc par être individuelles, pour devenir tout à coup aussi générales qu'il est possible ; et

nous ne les distribuons ensuite dans différentes classes qu'autant que nous sentons le besoin de les distinguer. Voilà l'ordre de leur génération.

300 NOS IDÉES FORMENT UN SYSTÈME CONFORME AU SYSTÈME DE NOS BESOINS

Puisque nos besoins sont le motif de cette distribution [de nos idées dans différentes classes], c'est pour eux qu'elle se fait. Les classes, qui se multiplient plus ou moins, forment donc un système dont toutes les parties se lient naturellement, parce que tous nos besoins tiennent les uns aux autres ; et ce système, plus ou moins étendu, est conforme à l'**usage** que nous voulons faire des choses. Le besoin, qui nous éclaire, nous donne peu à peu le discernement qui nous fait voir dans un temps des différences où peu auparavant nous n'en apercevions pas ; et si nous étendons et perfectionnons ce système, c'est parce que nous continuons comme la nature nous a fait commencer.

Les philosophes ne l'ont donc pas imaginé : ils l'ont trouvé en observant la nature, et s'ils avaient mieux observé, ils l'auraient expliqué beaucoup mieux qu'ils n'ont fait. Mais ils ont cru qu'il était à eux, et ils l'ont traité comme s'il était à eux en effet. Ils y ont mis de l'arbitraire, de l'absurde, et ils ont fait un étrange abus des idées générales.

Malheureusement nous avons cru apprendre d'eux ce système, que nous avons appris d'une meilleur maître. Mais, parce que la nature ne nous faisait pas remarquer qu'elle nous l'enseignait, nous avons cru en devoir la connaissance à ceux qui ne manquaient pas de nous faire remarquer qu'ils étaient nos maîtres. Nous avons donc confondu les leçons des philosophes avec les leçons de la nature, et nous avons mal raisonné.

300-1 AVEC QUEL ARTIFICE SE FORME CE SYSTÈME CONFORME À NOS BESOINS

former une classe de certains objets, ce n'est autre chose que donner un même nom à tous ceux que nous jugeons **semblables** ; et quand de cette classe nous en formons deux ou davantage, nous ne faisons encore autre chose que choisir de nouveaux noms, pour distinguer des objets que nous jugeons différentes. [...] nous nous tromperions grossièrement, si nous imaginions qu'il y a dans la nature des espèces et des genres, parce qu'il y a des espèces et des genres dans notre manière de concevoir. Les noms généraux ne sont proprement les noms d'aucune chose existante ; ils n'expriment que les vues de l'esprit, lorsque nous considérons les choses sous les rapports de ressemblance ou de différence. [...] Cela est si simple, qu'on croirait inutile de le remarquer : mais souvent les choses les plus simples échappent, précisément parce qu'elles sont simples : nous dédaignons de les observer ; et c'est là une des principales causes de nos mauvais raisonnements et de nos erreurs.

[...]

Ce n'est pas d'après la nature des choses que nous distinguons des classes, c'est d'après notre manière de concevoir. Dans les commencements nous sommes frappés des ressemblances et nous sommes comme un enfant qui prend toutes les plantes pour des arbres. Dans la suite, le besoin d'observer développe notre discernement ; et, parce qu'alors nous remarquons des différences, nous faisons de nouvelles classes.

302 JUSQU'À QUEL POINT NOUS DEVONS DIVISER ET SOUS-DIVISER NOS IDÉES

Il y a [...] un terme après lequel il faut s'arrêter : car **s'il importe de faire des distinctions, il importe plus encore de n'en pas trop faire.** [...] Demandra-t-on jusqu'à quel point les genres et les espèces peuvent se multiplier ? Je réponds, ou plutôt la nature répond elle-même, **jusqu'à ce que nous ayons assez de classes pour nous régler dans l'usage des choses relatives à nos besoins** : et la justesse de cette réponse est sensible, puisque **ce sont nos besoins seuls qui nous déterminent à distinguer les classes**, puisque nous n'imaginons pas de donner des noms à des choses dont nous ne voulons rien faire. Au moins est-ce ainsi que les hommes se conduisent naturellement. Il est vrai que lorsqu'ils s'écartent de la nature pour devenir mauvais philosophes, ils croient qu'à force de distinctions, aussi subtiles qu'inutiles, ils expliqueront tous, et ils brouillent tout.

303 POURQUOI LES ESPÈCES SE CONFONDENT SANS INCONVÉNIENT

demande si cette plante est un arbre ou arbrisseau, ce n'est pas, dans le vrai, demander ce qu'elle est : c'est seulement demander si nous devons lui donner le nom d'arbre ou d'arbrisseau. Or il importe peu qu'on lui donne l'un plutôt que l'autre : si elle est utile, nous nous en servons, et nous la nommerons *plante*. On n'agiterait jamais de pareilles questions, si l'on ne supposait pas qu'il y a, dans la nature comme dans notre esprit, des genres et des espèces. Voilà l'abus qu'on fait des classes : il le fallait connaître.

304 LES IDÉES, POUR ÊTRE EXACTES, NE SONT PAS COMPLÈTES

Les idées exactes que l'on acquiert par l'analyse ne sont pas toujours des idées complètes : elles ne peuvent même jamais l'être, lorsque nous nous occupons des objets sensibles. Alors nous ne découvrons que quelques qualités, et nous ne pouvons connaître qu'en partie.

Les idées abstraites

David HUME 1739-40

trad. Michel MALHERBE

309-10 IDÉES & IMPRESSIONS

aucune impression ne peut devenir présente à l'esprit sans être déterminée dans ses degrés de quantité et de qualité. La confusion qui enveloppe parfois nos impressions ne vient que de ce qu'elles sont alors faibles et instables, et non d'une capacité de l'esprit de recevoir une impression qui n'aurait dans son existence réelle ni de degré ni de proportion particulière. [...]

Or, puisque toutes nos idées sont dérivées des impressions et n'en sont que la copie et la représentation, tout ce qui est vrai des unes doit être admis des autres. **Les impressions et les idées ne diffèrent que par leur force et leur vivacité.** [...] Une idée est une impression plus faible ; et comme une forte impression doit nécessairement avoir une quantité et une qualité déterminées, il faut qu'il en aille de même pour sa copie ou son représentant.

[...] comme il est impossible de former l'idée d'un objet qui possède quantité et qualité sans en posséder tel degré précis, il s'ensuit qu'il est tout aussi impossible de former une idée qui ne soit pas limitée ni bornée sous ce double aspect. Les idées abstraites sont donc en elles-mêmes individuelles quoiqu'elles puissent devenir générales en tant que représentations. L'image dans l'esprit est seulement celle d'un objet particulier, quoique nous l'employions dans nos raisonnements comme si elle était universelle.

310-2 IDÉE & HABITUDE DE REPRÉSENTATION

Cet emploi des idées qui outrepassent leur nature vient de ce que nous rassemblons tous les degrés possibles de quantité et de qualité d'une manière qui, toute imparfaite qu'elle soit, peut servir **les desseins de la vie** [...]. Quand nous avons trouvé une ressemblance entre plusieurs objets qui se présentent souvent à nous, nous leur attribuons à tous le même nom, quelque différence que nous observions dans les degrés de leur quantité et de leur qualité, ou en un quelque autre registre. **Une fois que nous avons acquis une habitude de cette sorte, le seul fait d'entendre ce nom fait revivre l'idée de l'un de ces objets et pousse l'imagination à la concevoir dans toutes ses circonstances et ses proportions particulières.** Mais comme par hypothèse le même nom a été souvent attribué à d'autres individus qui sont différents sous plusieurs aspects de cette idée qui est immédiatement présente à l'esprit, le nom, qui n'est pas capable de faire revivre l'idée de tous les individus, ne fait que toucher l'âme, si je puis dire, et fait revivre l'habitude que nous avons acquise en les examinant. Ils ne sont pas de fait réellement présents à l'esprit, mais seulement en puissance ; et nous ne les formons pas tous dans notre imagination, quoique nous soyons en état de porter notre examen sur tel ou tel d'entre eux selon que nous y sommes poussés par notre **dessein** du moment ou par la **nécessité**. Le mot éveille une idée individuelle à laquelle se joint une certaine habitude et cette habitude fait surgir telle ou telle autre idée individuelle quand il est **besoin**. [...]

C'est en effet l'une des circonstances les plus extraordinaires en cette affaire, qu'une fois que l'esprit a fait surgir l'idée individuelle sur laquelle on raisonne, l'habitude conjointe, étant ranimée par le terme général ou abstrait, suggère promptement quelque autre individu, s'il se trouve que le raisonnement où l'on est entré ne s'accorde pas avec elle. Ainsi, si nous disons le mot *triangle* et formons l'idée d'un triangle équilatéral particulier qui y correspond et qu'ensuite nous affirmions *que les trois angles d'un triangle sont égaux entre eux*, les autres individus que sont les triangles scalènes et isocèles et que nous avions d'abord négligés surgissent en ombre et nous font percevoir la fausseté de la proposition, bien qu'elle soit vraie lorsqu'elle se rapporte à l'idée que nous avons formée.

313 PAS DE FONDEMENT EXPLICATIF À L'ACTION

Expliquer les causes dernières de nos actions mentales est impossible ; c'est assez si nous pouvons en donner une explication de tirée l'expérience et de l'analogie.

314-5 FORCE SUGGESTIVE DE L'HABITUDE

Rien n'est plus admirable que la promptitude avec laquelle l'imagination suggère ses idées et les présente à l'instant même où elles deviennent nécessaires ou utiles. La fantaisie court d'un bout à l'autre de l'univers pour rassembler les idées qui relèvent du sujet traité. C'est comme si tout le monde intellectuel des idées s'ordonnait sur-le-champ à notre vue et que nous ne faisons rien d'autre que de choisir celles qui étaient les plus propres à notre dessein. Il n'y a pourtant pas d'autres idées présentes que celles qui sont ainsi rassemblées par une sorte de faculté magique de l'âme qui [...] reste entièrement inexplicable de dépit de tous les efforts de l'entendement humain.

[...] Si les idées sont particulières par leur nature et si elles sont en même temps en nombre fini, c'est seulement par l'habitude qu'elles peuvent devenir générales dans leur représentation et contenir sous elles un nombre infini d'autres idées.

Les pensées

Wilfrid SELLARS

1963

trad. Fabien CAYLA

326 DEUX DOGMES SUR L'EMPIRISME

la science est en continuité avec le sens commun, et [...] les méthodes par lesquelles le scientifique tente d'expliquer les phénomènes empiriques sont des raffinements de celles qu'emploie l'homme ordinaire, même de façon grossière et schématique, lorsqu'il essaie de comprendre son environnement et ses semblables depuis l'aube de l'intelligence.